

PORTRAITS D'ARTISTES

Propos recueillis par ANNE DUJARDIN et LOUIS VOLONT

Quatre artistes (deux francophones et deux néerlandophones) témoignent de leur parcours. Avec leurs mots, ils insistent sur plusieurs facteurs déterminants comme la passion, les réseaux, les aspects financiers ou encore la reconnaissance.

« C'est un métier où on peut être vite oublié »

Cécile, comédienne, 44 ans, Bruxelles

Depuis le début de mon parcours, je travaille en parallèle en tant comédienne au théâtre, en tant que doubleuse et en tant que directrice artistique en doublage. Je n'ai jamais eu de grand blanc. Je ne reste pas inactive.

Je crois qu'un contrat en amène un autre. C'est pour cette raison que les gens qui vont rester très longtemps sans contrat et donc sans contact risquent de perdurer dans cette situation car c'est un métier qui n'est fait que de relations, que de vues. Si un metteur en scène te voit dans une pièce et t'apprécie, il peut t'engager après dans une pièce qu'il monte la saison suivante. Mais si on ne t'a pas vu une saison, deux saisons, trois saisons... on t'oublie. C'est un métier où, je crois, on peut être vite oublié. Donc il faut que ça tourne. Et on se forme en travaillant. C'est un cercle vicieux, si tu ne travailles plus, ce n'est pas que tu vas perdre tes capacités car c'est comme le vélo... mais on acquiert de l'expérience et cette expérience-là on ne peut l'acquérir qu'en travaillant.

Je vois mon métier comme une passion mais je ne suis pas dans une quête incroyable de reconnaissance. Pour moi, la reconnaissance, ça va être qu'on te réengage. Car ça veut dire qu'on est content de ton travail ou que le public est content... Je n'ai pas d'envie d'être une star, d'être mondialement connue. Mais il y en a qui ont ce besoin !

« Devenir meilleur avant tout, pas forcément plus célèbre »

Steven, musicien, 46 ans, Gand

Je trouve que le savoir-faire est super important dans un parcours. J'essaie constamment de repousser mes limites. Je ne me sentirais pas bien si je faisais du sur place, je répète donc quotidiennement et je place ma barre très haut. Je trouve que c'est le meilleur aspect du métier : que l'on puisse encore apprendre des choses à tout âge. Mais en contrepartie, tu as parfois le sentiment que le monde de la musique est une sorte de marché libre. Ce dont tu es capable n'est pas toujours en relation avec ce que tu en retires, financièrement ou en termes de reconnaissance. Par exemple : il peut y avoir tout à coup un adolescent de 15 ans qui apparaît à la télévision et qui joue une chanson à la guitare. Si ça marche, ce nouveau venu aura subitement plus de succès qu'un musicien de formation avec 25 ans d'expérience dans le métier... Mais finalement, c'est aussi très beau, parce qu'en tant que musicien, ça te remet toujours à ta place. J'en reviens donc au savoir-faire, qui n'a en fait rien à voir avec le succès. C'est ça qui est très intéressant...

Entretemps, il y a chaque jour de nouveaux musiciens tandis que les clubs reçoivent moins de subsides et donc le champ se réduit alors que l'offre grandit. Il y a de plus en plus de poissons dans un étang toujours plus petit. Cela se ressent par moments. Ce sont des temps très mouvementés pour les musiciens.

« De fil en aiguille »

Robin, ingénieur du son, 32 ans, Bruxelles

Mon 1^{er} contrat en tant qu'ingénieur du son, c'était l'enregistrement d'un album pour un groupe belge de rock indépendant. C'était leur 1^{er} projet, ils n'étaient pas encore connus à l'époque. J'ai ensuite enregistré quelques albums pour le même label. Mais je n'ai pas eu grand-chose dans les années qui ont suivi. Je me rappelle que c'était assez difficile d'entrer dans la profession. Je ne me rendais pas très bien compte, je voulais faire de la musique avant tout et je me focalisais fort là-dessus. Puis, tout à fait par hasard, j'ai croisé une fille qui était dans ma classe en son, dans un contact informel, en allant boire un verre. Elle savait que je n'avais pas de travail à ce moment-là et elle m'a dit qu'un studio de doublage à Bruxelles était à la recherche d'un ingénieur du son. Je me suis présenté, le contact est tout de suite bien passé et j'ai commencé à travailler dans le doublage. Il y a beaucoup de travail dans ce secteur, c'est assez constant et bien rémunéré. C'est un chouette travail qui est très varié et où on rencontre beaucoup de comédiens et d'autres gens.

J'ai aussi développé le live où je travaille sur des concerts. Je suis arrivé là-dedans car mon beau-frère s'est mis à chanter. Un peu naturellement, comme lui démarrait, je lui ai proposé de m'occuper de ses concerts. J'ai enregistré deux albums pour lui et ça marche pas mal, on a fait des tournées en France et de belles dates en Belgique aussi. De fil en aiguille, quand on rentre dans ce milieu, par les musiciens avec lesquels on travaille, on en arrive à travailler pour d'autres groupes et sur d'autres projets. En revanche, envoyer des CV (à la RTBF par exemple ou n'importe où), ça ne m'a jamais rien apporté.

« Du bon et du mauvais champagne »

Sophie, danseuse, 49 ans, Anvers

Avant tout, il est très important que tu ne sous-évalues pas tes prix. Quand j'étais jeune, j'étais déjà contente quand je pouvais me produire sur scène et ça n'avait alors pas d'importance que je sois payée ou non. Mais finalement, c'était un mauvais calcul. Car les organisateurs d'événements veulent engager des artistes et ils ont un certain budget qu'ils doivent complètement dépenser. C'est comme avec le bon et le mauvais champagne. Le jour où ils vont organiser une fête, ils choisiront le meilleur champagne, qui est aussi le plus cher. On peut comparer par exemple une représentation pour laquelle on demande 150€ et une autre qui nécessite 450€. On va dire : « on choisit le meilleur, le plus cher ». C'est malheureusement comme ça. Je compose par exemple une chorégraphie, spécialement pour une représentation. J'y ai consacré des heures de travail, je me suis entraînée, j'ai adapté le costume à la demande du client, je me suis rendue sur place, j'ai dû attendre car l'horaire de l'événement était peut-être prévu mais au lieu d'1 heure, j'ai attendu là 3 heures. Si tu comptes tout ça ensemble, tu ne peux pas demander 150€. Brut hein ! Et encore, je ne vais toucher que la moitié. Ça équivaut à se brader et il vaut mieux ne pas le faire.

C'est important que les artistes débutants évaluent combien d'énergie ils investissent dans leurs représentations et leurs œuvres d'art. J'aime vraiment ce que je fais, mais je dois aussi être payée. Donc, en tant qu'artiste, tenir compte des aspects financiers est extrêmement important. Car celui qui sous-évalue ses prix va rapidement être frustré. D'un côté parce que tu dois pouvoir en vivre, et d'un autre côté, par tout ce qu'ils ont finalement pu te demander de faire pour ce prix-là.

Toutes nos publications sont également disponibles sur www.smartbe.be.

Auteurs Anne Dujardin & Louis-Henri Volont

Date de publication Avril 2014

Personne de contact Anne Dujardin | dua@smartbe.be | +32 2 542 19 78

Le bureau d'études Par des études et publications thématiques ou sectorielles, le traitement statistique de la base de données de SMart, des collaborations externes avec des chercheurs ou des organismes universitaires, le bureau d'études contribue à approfondir la connaissance du terrain, dans une dynamique critique et prospective. Il gère un centre de documentation pluridisciplinaire de référence dans le champ des métiers de la création.

Ce texte est publié sous licence Creative Commons

